

## LJU À KONSTANTIN

Kremskoje, 5 mai 19..

Cher Konstantin,

Je suis entré en fonction et vais te décrire la situation. Je ne doute pas de réussir ce que nous avons prévu. Il semblerait même que les circonstances soient plus favorables que nous l'espérions. Toute la famille du gouverneur me trouve sympathique. Le soupçon n'est pas de mise. Quoi de plus normal ? Nous seuls, qui sommes dans le secret, pouvions craindre le contraire. Les renseignements que le gouverneur aurait pu prendre sur mon compte, ne sauraient me nuire. Mes certificats, de l'école maternelle à l'Université, sont brillants. Le seul élément qui jouerait à mon désavantage serait la mésentente avec mon père, mais il est atténué par son caractère autoritaire et excentrique qui est de notoriété publique. Quoique je sois porté à croire qu'il n'a mené aucune enquête; dans sa situation, une telle absence de méfiance serait à mettre sur le compte de la naïveté s'il ne fallait plutôt y voir le fait de sa témérité et de ses erreurs de jugement. Mon engagement semble d'ailleurs être l'œuvre de sa femme qui, de nature inquiète, n'a plus d'autre idée en tête que de protéger la vie de son mari, depuis qu'elle a reçu la lettre de menace. Elle non plus n'est pas une personne méfiante; alors qu'elle flaire d'impossibles dangers dans tous les recoins, elle offrirait une cuillerée de soupe au meurtrier, s'il lui semblait que le pauvre homme n'a rien de chaud dans le corps. Le billet que tu as écrit l'a poussée à chercher un jeune homme qui, sous prétexte d'être le secrétaire de son mari, le protégerait des éventuels attentats, sans qu'il le remarque. Cependant, il ne lui a été possible de cacher à ce dernier ni ses craintes, ni son plan. Pour avoir la paix, il a fini par céder à ses instantes prières, en partie aussi parce que, depuis peu, une sorte de névralgie au bras droit l'handicape pour travailler. Mais il a posé la condition suivante : au moins la nuit voulait-il rester sous la seule protection de sa femme. Ils rirent tous les deux, et il ajouta qu'elle s'entendait de si excellente manière à la fortification de leur chambre, qu'il s'en remettait à elle en confiance. Elle n'allait jamais se coucher sans avoir auparavant examiné les placards et plus particulièrement les rideaux, qu'elle tient pour le refuge idéal des malfaiteurs. On devait être vigilant, a-t-elle précisé avec vivacité. Elle n'était pas le moins du monde anxieuse, elle laissait même les fenêtres ouvertes la nuit, parce qu'elle était une amie de l'air frais. De toute façon, elle avait l'intention d'y faire poser des barreaux. Car, lorsque les portes de la maison sont

fermées, les personnes malintentionnées n'ont plus d'autre solution que de passer par la fenêtre. Toutefois, elle avait déjà le sentiment qu'elle s'inquiéterait moins, maintenant que j'étais là. À ces mots, l'extraordinaire expression de son visage me gagna à sa cause. « Je l'espère bien, dis-je, chacun des soucis que vous vous feriez, à présent, serait pour moi un reproche contre ma conscience professionnelle. » Pendant notre entretien, son fils était entré dans la pièce ; il me considéra d'un air soucieux et demanda : « Commencez-vous dès aujourd'hui? » Nous ne pûmes nous empêcher de rire et la conversation prit aussitôt un tour familial. Ce fils — il s'appelle Welja — est un beau garçon, très drôle, guère plus jeune que moi, mais il joue encore comme un enfant de cinq ans, à la différence près que son jouet n'est plus exactement le même. Il étudie le droit pour embrasser un jour la carrière diplomatique; or il n'y paraît rien. C'est un homme intelligent et moderne, infiniment réceptif, dont les innombrables désirs sont encore inexplorés. Son caractère est de n'en avoir aucun : cela en fait un individu complètement futile. Il ne voit en toute situation que ce qui lui permet de tourner un bon mot, dont l'irrésistible charme tient au ton endormi sur lequel il le livre. Outre Welja, il y a deux filles, Katja et Jessika, âgées de vingt et vingt-trois ans, blondes, charmantes, aussi semblables que des jumelles. Elles étaient prévenues contre moi, car elles jugeaient déraisonnables les angoisses de leur mère et craignaient d'être dérangées dans leur retraite estivale. Cependant, comme elles me trouvent élégant et stylé, et comme Welja, leur modèle, s'entend bien avec moi, elles commencent à se familiariser avec le fait que je sois là. Ces trois enfants m'évoquent — je ne sais pourquoi — de petits canaris sur un perchoir qui se pressent les uns contre les autres et gazouillent. Toute la famille, en général, a quelque chose de candide et d'inoffensif qui pourrait rendre ma mission ridicule à mes propres yeux. Mais je connais suffisamment l'âme humaine pour savoir qu'une arrogance démesurée en constitue le fondement. La haine ou même la malveillance supposent une certaine proximité avec les êtres; eux, ils considèrent qu'ils sont seuls dans un monde qui leur appartient. Les autres n'ont aucune réelle valeur et n'entament en rien leur sérénité. La domesticité se compose de trois bonnes et d'un cocher, Iwan, qui boit et que Welja appelle Petit Père; ce sont des gens de la vieille Russie qui se sentent toujours serfs, adorent leurs maîtres et portent sur eux des jugements qui révèlent une inconsciente supériorité, car ils sont plus proches de la source primitive. Chers êtres qui, comme les animaux, m'inspirent un certain respect. Voici mes premières impressions; tu recevras bientôt plus de nouvelles de ma part.

Lju.